

## SONNET

RÉPONSE À M. J. B. CAOUETTE

Il est vrai, mon ami, que depuis longtemps  
Je ne m'enivre plus aux coupes d'ambrosie  
Que me versait jadis la sainte Poésie, [temps.  
A l'âge où tout est beau comme un soir de prin-

Je ne suis plus ravi de cette fantaisie  
Qui fait débordier l'âme en transports éclatants;  
Les regrets sont venus, et, dans leur frénésie,  
Ont brisé sans pitié ma lyre de vingt ans.

Et quand je pourrais faire à ma muse oublieuse  
Redire les accents dont la note orgueilleuse  
Exaltait les aïeux et leurs combats vainqueurs,

Pas un n'applaudirait mes chants patriotiques,  
Car il est maintenant tant de luths magnifiques  
Qui font, comme le tien, palpiter tous les cœurs.

W. CHAPMAN.

Gilbertville, Beauce, ce 26 sept. 1880.

LE  
PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

XIII

LES ARMES

(Suite)

Les Anversois reculérent, étonnés. Donat était debout devant eux, avec une ceinture rouge dans laquelle étaient passés un couteau-poignard long d'un pied et demi et deux revolvers. Il portait sous le bras deux autres couteaux moins longs et deux ceintures de laine rouge. Il tenait la tête en arrière et s'efforçait de se donner un air guerrier.

— Ah ça ! d'où viens tu ? Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Creps.

— Ce que cela signifie ? répondit Donat en tirant son long couteau catalan de sa ceinture ; cela veut dire que le premier qui me regarde encore de travers, je l'embroche comme un cochon de lait. J'ai rencontré dans la rue la moustache rousse du Jonas, et je l'ai bousculé ; mais bien lui a pris de feindre de ne pas me voir, car autrement pardieu ! ma lame entrerait dans sa peau comme dans un fromage blanc.

— Mais où as-tu trouvé ces armes ?  
— Trouvé ? Il n'y a rien à trouver ici. Je les ai achetées. Ces revolvers et ces couteaux ne coûtent que la bagatelle de 375 francs. Pour ce prix là, j'achèterais toute une boutique d'armurier à Malines....

— Gaspiller tant d'argent, dit Creps d'un ton de reproche, au moment où ce pauvre Roozeman est blessé et a besoin de notre assistance !  
— On n'a point oublié cela, interrompit Donat. Manger n'est pas la principale chose dans ce pays, comme chez nous. C'est un revolver qu'il faut d'abord. Quant à moi, ce long couteau me suffit ; les revolvers et les autres couteaux, je les ai achetés pour vous. Tenez, prenez-les, et louez ma prévoyance ! car vous en aurez plus de profit que d'un bon dîner et d'un lit molleux. J'ai songé à tout. Voici les ceintures pour mettre les pistolets. Maintenant, du moins, nous pourrions aller et venir dans la rue au milieu de ces tas de ribauds, la tête levée et prêts à défendre notre vie, nos oreilles et notre bourse.... aussitôt qu'il y rentrera quelque chose, car maintenant elle est plate comme un papier plié.

— N'as-tu donc plus d'argent ? demanda Victor avec quelque inquiétude. Nous devons encore ici \$9 pour notre logement.

— Imprudent, murmura Creps, nous ne savons pas encore comment nous déjeunerons.

— J'ai songé à cela, répondit Kwik avec un sourire malin. Ah ! vous croyez que ce pauvre Donat est aussi bête qu'il en a l'air ? Non, non ; j'ai fait aujourd'hui énormément de besogne. Asséyez-vous, mon explication pourrait durer longtemps. Là ! écoutez maintenant ce que j'ai fait.

Les deux amis se laissèrent tomber sur un banc, étonnés et anxieux.

— J'ai rêvé toute la nuit d'hommes armés de revolvers et de couteaux, dit Donat, et, dans mon rêve, j'ai hurlé de rage parce que je n'avais pas d'armes pour me défendre : car je ne sais vraiment pas pourquoi nous nous laisserions égorgés comme des moutons par les scélérats de Californie. Un âne se défend bien à coup de pied quand on lui fait du mal. Alors, j'ai décidé de nous armer de pied en cap. S'il manque un revolver, c'est que je n'avais pas assez d'argent. Vous m'appellez imprudent ! vous croyez que je n'ai pas pensé à l'état de M. Roozeman ? Avant de quitter l'hôtel, j'ai donné au bars \$9 pour notre logement de cette nuit, et en outre 300 francs qui doivent servir à payer le séjour de M. Victor pendant huit jours encore.

— Merci, merci, Donat, tu as un bon cœur ! s'écria Jean Creps en lui serrant la main avec émotion.

— Laissez-moi continuer, reprit Donat. En

Californie, on doit veiller soi-même sur l'enfant de son père ; on doit agir vite et beaucoup. Je suis allé au port trouver le Bruxellois, et je lui ai promis deux dollars pour m'accompagner et me donner des conseils. J'ai appris de lui un tas de choses qui nous seront utiles : il connaît la Californie et San-Francisco sur le bout du doigt. Je lui ai dit que notre dernier écu était destiné aux armes, et je lui ai demandé ce qu'il y avait de mieux à faire pour ne pas mourir de faim. Sur le port, il y a peu de chose à faire en ce moment ; il y a trop de gens qui gâtent le métier. La plupart de nos camarades du Jonas y flânent pour gagner quelques dollars.

— Le gentilhomme de notre gamelle y porte des planches de sapin sur le dos ; le banquier allemand est attelé à une petite charrette et transporte des ballots de marchandises, avec le journaliste et le procureur. Le camarade à la moustache rousse cherche des débris de faïences, des bouteilles, des chemises, pour un vieux juif qui, en faisant le métier de chiffonnier en gros, a déjà amassé des trésors. Cela va drôlement ici ! Une chemise de coton neuve coûte un dollar, et, pour la faire laver, on paye, pardieu ! deux francs et demi. Chacun porte sa chemise aussi longtemps qu'il peut, et la jette ensuite. Le juif arrive, la ramasse, la fait laver et la revend. Ainsi de même des bouteilles vides qu'on a l'habitude de jeter par la fenêtre. Les maisons de jeu doivent racheter les bouteilles au juif. Si je n'avais pas trouvé un meilleur emploi, je deviendrais moi-même juif, c'est-à-dire chiffonnier. Mais je perds mon il.... Le Bruxellois connaît beaucoup de monde à San-Francisco. Il a courut de porte en porte avec moi afin de chercher un petit poste pour vous et pour moi. Je suis accepté comme laveur de vaisselle et lècheur d'assiettes dans un grand restaurant, à cinq dollars par jour, plus la nourriture et le logement dans une sorte de chenil, parmi les provisions. Je ne mourrai donc certainement pas de faim. Pour M. Creps, j'ai trouvé quelque chose de mieux : domestique chez un boucher....

— Garçon boucher ! s'écria Jean avec un sourire de dépit ; alors je m'attelle plutôt à une charrette, comme le banquier allemand !

— En effet, il paraît que les bouchers font ici un singulier métier. Il y avait devant la porte une grande vilaine bête grise avec des dents terribles. Je pensais que les bœufs avaient peut-être des poils aussi longs en Californie ; mais le Bruxellois me dit que c'était un ours. On mange de la viande d'ours ici ! cela ne m'étonne plus que les gens soient si méchants. Vous ne serez donc pas valet de boucher, M. Creps ; mais j'ai des postes à votre choix. Il y a encore une place de *paillasse* dans une grande maison de jeu....

— *Paillasse* ! qu'est-ce que cela signifie ? Ah ça ! Donat, il me semble que nous sommes assez dans l'embarras pour ne pas plaisanter.

— C'est ainsi : huit dollars par jour pour jouer comme compère avec l'argent de la banque. Si j'avais un trois ou quatre langues comme vous, j'aurais bien accepté le poste.

— Et moi, je ne le désire pas ; il y aura bien autre chose à trouver.

— Je connais encore une place : cireur de bottes, rinceur de bouteilles, allumeur de lampes dans un grand hôtel, en face du port. Sept dollars, sans nourriture ni logement.

Jean Creps secoua la tête avec impatience.

— Vous ne pouvez pas être trop difficile, monsieur Jean, remarqua Donat. Vous verrez des compagnons de voyage, même de la première classe, qui font des métiers encore plus étranges. Qu'est-ce qui vous empêcherait de venir coucher ici à l'hôtel jusqu'à ce que M. Roozeman soit guéri ? Trois de sept, reste toujours quatre.

— Tu as raison, dit Jean tout à coup. Eh bien, je serai cireur de bottes !

— Et n'as-tu rien trouvé pour moi ? demanda Roozeman. Tu ne t'imagines cependant pas que je veuille vivre ici du fruit de votre travail à tous deux.

— Pour vous, du moins, j'ai une place facile et bonne, répondit Donat ; vous en rirez peut-être : fille de boutique...., je veux dire commis chez un fruitier.

En effet, bien qu'ils eussent peu de raisons d'être gais, les deux amis éclatèrent de rire.

— C'est sérieux, très sérieux, reprit Kwik. Il y a une grande tente, où l'on vend des oranges, des citrons, des figues et d'autres fruits. Le propriétaire a besoin de quelqu'un qui sache écrire en français et en anglais. Il donne six dollars, sans nourriture ni logement. A la prière du Bruxellois, qui lui procure beaucoup de chaland, il gardera encore cinq jours la place vacante. Vous serez le mieux partagé, monsieur Roozeman : c'est, du moins, un état propre et honorable.

— Je te remercie, Donat, dit Victor, j'accepte avec joie.

— Cireur de bottes dans un hôtel ! dit Jean en ricanant.

— Lècheur d'assiettes dans une sale gargote ! murmura Donat.

— Commis chez un fruitier ! Si ma mère, si Lucie pouvaient le savoir ! dit Victor en hochant la tête.

— Qu'est-ce que cela fait ? s'écria Donat. Aussitôt que nous verrons les mines et que nous pourrions ramasser l'or par poignées, tout sera oublié. J'aurai d'autant plus de choses à raconter à Annette et à mes enfants....

— Allons, allons, hurra pour la Californie ! s'écria Creps. Le commencement est admirablement beau, sur ma parole. Donc, ne nous laissons pas abattre. Notre ami Roozeman paraît fort et de bonne humeur ; c'est le principal. Pour le reste, nous ferons de nécessité vertu. Cela ne durera pas longtemps, Dieu soit

loité loué ? Peut-être les directeurs de la Californienne arriveront-ils demain ou après demain. En attendant, je me rendrai tout à l'heure au grand hôtel pour savoir quand je pourrai commencer mon service de cireur de bottes.

— Je sortirai avec toi, dit Victor.

— Et ta blessure ?... Tu dois te tenir tranquille.

— Non, ne pensons pas à ma blessure : elle guérira d'elle-même. Je suis curieux de voir mon magasin de fruits.

— Quant à moi, reprit Kwik, cette après-midi, à deux heures, je tripoterai avec les bras nus dans une eau grasse, que cela fera plaisir à voir.

— Si nous avions déjeuné au moins, murmura Creps ; mon estomac vide ne me donne pas beaucoup de courage.

— J'ai payé le déjeuner avant de sortir ce matin, dit Donat.

— Tu est une merveille de prévoyance et de bons soins, dit Jean gaiement en lui frappant sur l'épaule. Je crois que je me suis trompé sur ton compte, ami Kwik.

— Possible, répondit Donat ; mais si M. Victor n'avait pas été malade, Donat n'aurait probablement pas veillé toute la nuit, pour réfléchir à ce qu'il lui restait à faire. Pour M. Roozeman, je serais capable de tout ; de passer à travers le feu, de me laisser couper un membre, et de gagner de l'esprit aussi, pardieu !

Roozeman lui prit la main et la serra avec reconnaissance, car le jeune paysan avait dit ces paroles avec une expression profonde, et l'Anversois savait que Donat lui était sincèrement dévoué depuis l'affaire de la fosse aux lions du Jonas.

— Eh bien, allons déjeuner alors, s'écria Jean.

— Non, pas ainsi, dit Kwik ; vous devez mettre les ceintures et y passer les revolvers. Désormais ces armes ne doivent plus vous quitter un instant, ni dans votre chambre, ni dans la rue, ni à votre ouvrage. C'est le Bruxellois qui me l'a dit. En effet, vous pouvez en avoir besoin, même pendant votre sommeil. Et à quoi serviraient-elles si vous ne les aviez pas sous la main au moment du danger ?

— Pour aller déjeuner ! murmura Victor qui paraissait avoir horreur de porter ces armes homicides.

Mais Donat lui mit lui-même la ceinture et y passa le pistolet en disant :

— Pour déjeuner ? Et si les vilains hommes d'hier soir étaient encore assés à table et nous cherchaient querelle ?... C'est bien ainsi ! Viennent les ribauds maintenant ! Je donnerais toute une semaine de mon salaire pour connaître et rencontrer le scélérat qui s'est enfui avec le lobe de mon oreille. Il serait bien drôle avec une tête comme une poule : sans apparence d'oreille !

— Mais, mon bon Donat, objecta Roozeman, tu dois être prudent et ne pas t'attirer de mauvaises affaires par ton emportement. Tes paroles me font craindre que tu ne fasses un usage irréfléchi de ton effroyable couteau.

— Bah ! je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air, monsieur Victor, dit Kwik en riant. La hardiesse impose toujours. Je ne déferai personne et je serai même très endurant ; mais, si quelqu'un pardieu !....

— Le déjeuner ! le déjeuner ! cria Jean en poussant ses camarades hors de la chambre.

## XIV

LES SAUVAGES

Quinze jours plus tard, Victor Roozeman avait pris place derrière le comptoir du fruitier. Sa blessure se guérissait rapidement et elle ne le gênait déjà plus pour faire sa besogne. Creps cirait des souliers, rinçait des bouteilles et nettoyait des lampes ; Donat lavait la vaisselle et aidait le cuisinier du restaurant dans la grande tente.

Les trois amis se réunissaient habituellement le soir très tard dans un café, et y causaient une ou deux heures de leur position. Jean Creps, tout en riant beaucoup du poste que Kwik lui avait procuré, paraissait le moins satisfait et avouait qu'il n'était pas rare que le rouge de la honte lui montât au front, lorsqu'un autre domestique lui jetait un tas de bottes crottées et lui ordonnait durement de se hâter. Mais ce qui le consolait, c'est qu'il avait pour compagnon cireur de bottes et rinceur de bouteilles, un Français qui avait roulé en carrosse à Paris et qui était vraiment un homme très instruit, bien élevé et très honnête.

Sous d'autres rapports, les amis ne se trouvaient pas mal ; ils gagnaient assez d'argent pour ne se laisser manquer de rien, et même pour épargner tous les jours quelques dollars. Kwik, qui vivait dans une cuisine bien pourvue et qui ne regardait plus de très près si les morceaux avaient ou non figuré sur une autre assiette, engraisa visiblement après la première semaine, et bientôt sa figure témoignait par son éclat extraordinaire qu'il ne laissait pas se perdre beaucoup des prétendus restes.

Le Bruxellois venait passer presque chaque soirée avec Jean Creps et ses amis ; ceux-ci payaient son écot et écoutaient, avec une curiosité avide, ce qu'il racontait de son séjour dans les placers ou mines d'or. Ce récit renfermait bien des scènes d'affreuse méchanceté, de violence et de meurtre ; et assurément le langage du conteur n'était pas de nature à en adoucir l'impression ; mais peu à peu les Anversois s'habituèrent plus ou moins aux choses de Californie, et croyaient, d'ailleurs, que leur nouveau camarade exagérait ses aventures afin de

pouvoir se vanter de son courage et de son habileté. Il leur parla très complaisamment des bandits et des *salladores* ou voleurs de grand chemin, qui attaquent et assassinent les voyageurs ; des *vaqueros*, qui prennent avec le *lasso* aussi bien un homme qu'un cheval sauvage et rendent toute défense impossible ; du terrible *grizzly* (ours gris), qui étouffe un homme dans une étreinte de ses bras velus ; et surtout des sauvages américains, qui savent arracher en un clin d'œil la chevelure et la peau du crâne à leurs pauvres prisonniers pour s'en faire un ornement guerrier.

Sur une observation des Anversois, d'où il paraissait résulter qu'ils ne croyaient pas à l'existence de ces dangers, Pardoes, qui aimait à parler, leur donna l'explication suivante :

— Vous devez savoir qu'il y a des causes de tout cela. Il n'y a que deux ans qu'on a découvert les mines d'or. Il y avait un homme d'origine suisse, nommé Sutter, qui voulut tenter de tirer profit des bois de sapins de Californie, et fit bâtir à cet effet un moulin à eau. On trouva dans la terre qui avait été délayée par l'eau du moulin une grande quantité d'or. La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Les habitants de San Francisco, de Monterey, de la Sonora et les Mexicains accoururent en si grand nombre, que, trois mois après la découverte, plus de quatre mille hommes cherchaient de l'or aux environs du moulin de M. Sutter. Industriels, officiers, soldats, tous s'enfuirent vers les mines. Lorsque, peu après, l'étonnante nouvelle pénétra jusqu'aux Etats-Unis d'Amérique et jusqu'en Europe, d'innombrables navires amenèrent des milliers et des milliers de chercheurs d'or étrangers. Les naturels du Mexique et des côtes de la Californie regardèrent ces étrangers comme des envahisseurs de leur patrie et de leur propriété légitime. Ils essayèrent d'abord de les repousser des mines et les attaquèrent les armes à la main ; mais, trop faibles pour vaincre les chercheurs d'or réunis dans les placers, ils se jetèrent dans les bois et le long des routes pour attaquer, piller et tuer les troupes isolées de voyageurs. Au commencement, ils considéraient cela comme une guerre légitime ; maintenant ils font encore la même chose, en partie par haine nationale, en partie par avidité. Ces voleurs mexicains, lorsqu'ils sont à cheval et se servent du *lasso*, s'appellent *vaqueros* ; lorsqu'ils sont à pied *salladores*. En ce qui concerne les *baschangers* ils sont étrangers ; ils vivent du vol et préfèrent ravir l'or aux mineurs qui voyagent plutôt que de le chercher dans les placers par un rude labeur. Les sauvages californiens voient encore avec plus de haine et de colère cette grande affluence de blancs dans leur patrie. Maintenant, ils sont déjà refoulés à une vingtaine de lieues de la côte ; mais à certaines époques, ils descendent en grand nombre des montagnes et assassinent les chercheurs d'or isolés. Je les ai vus de près, mes amis, je puis en parler ! Je crois que j'en ai tué au moins quatre ou cinq.

Sur les instances des Flamands et surtout de Donat, Pardoes se mit à raconter son combat avec les terribles sauvages, et il le fit si bien et d'une façon si pittoresque, que Kwik écoutait le cœur oppressé et presque sans respirer, et qu'il tomba dans de profondes réflexions lorsque Pardoes eut fini son récit.

Le Bruxellois était allé en premier lieu dans les mines du Sud, y avait souffert beaucoup de misère et avait eu peu de bonheur ; puis il était allé aux mines du Nord, où il avait trouvé beaucoup d'or ; il ne les aurait pas quittées si la saison des pluies n'avait rendu impossible le travail des chercheurs d'or. Son intention était d'y retourner quand la saison des pluies serait plus avancée et qu'il aurait épargné assez d'argent ; car il n'était pas, comme ses auditeurs, actionnaires de la Société la Californienne. Il devait donc se suffire à lui-même et amasser par le travail l'argent nécessaire pour retourner aux placers.

Les trois amis lui promirent de l'aider à atteindre son but, aussitôt que les directeurs de la Californienne seraient arrivés, parce qu'ils ne sauraient d'ailleurs que faire de leurs dollars économisés.

De toutes les histoires et les descriptions de Pardoes, ce qui faisait le plus d'impression sur l'esprit de Donat Kwik, était l'histoire de son combat contre les sauvages californiens et leur cruelle habitude de scalper la peau de la tête à leurs ennemis vaincus. Peut-être la perte du lobe de son oreille était-elle la cause de cette crainte. Il revenait si souvent sur l'affaire des sauvages, qu'il finit par ennuyer le Bruxellois à force de questions.

Un soir, il l'interrompit de nouveau dans son récit :

— Et ces sauvages, ont-ils en effet la peau rouge ?

— Certes ; c'est pour cela qu'on les appelle Peaux-Rouges.

— Oui, mais rouge ?

— Rouge foncé, presque brun.

— Et sont-ils laids ?

— Horribles.

— Et tirent-ils avec des flèches empoisonnées ?

— On dit qu'ils trempent leurs flèches dans le jus d'un *yedra*, ou lierre vénéneux.

— Et coupent-ils vraiment aux hommes la calotte de leur tête, avec les cheveux et la peau ? Aïe ! aïe ! quand j'y pense je frissonne jusqu'à la moelle de mes os.

— Attends, dit Pardoes, je satisfais ta curiosité et te montrerai comment les sauvages scalpent leur homme ; car c'est ainsi qu'on nomme ce traitement d'amitié. Tiens toi tranquille, Kwik, et courbe la tête. Tiens, ils font ainsi !